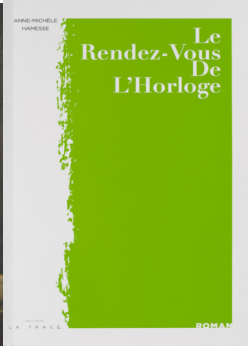
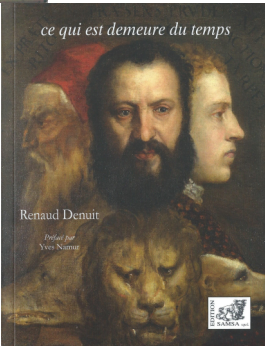
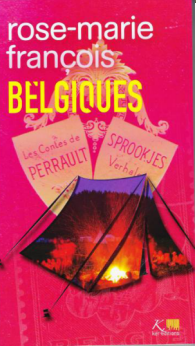
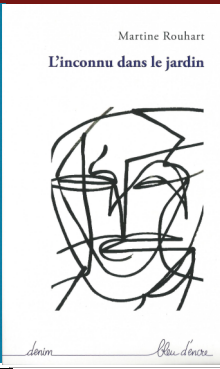
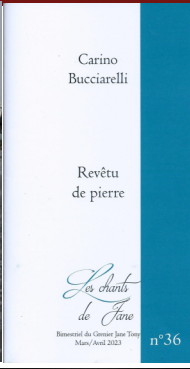
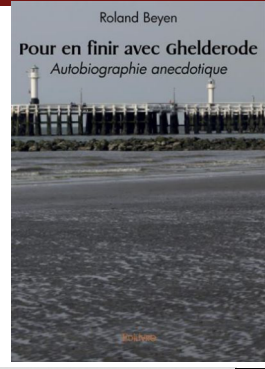
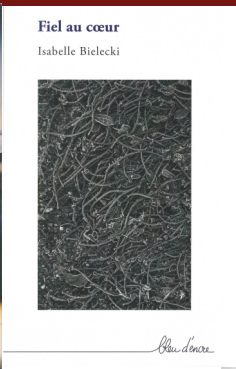
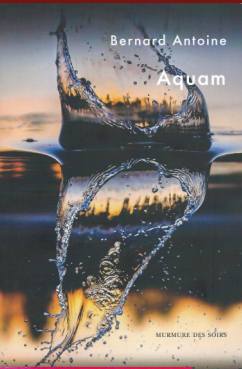


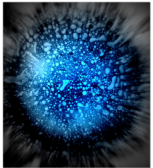
Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



Philippe Colmant

Tectonique du temps



Illustrations de Philippe Colmant
Professeur de Jean-Michel Auloyers

ÉDITIONS LE COQUEUR

Arnaud Delcorte

Tessons au sable



Photographies d'Arnaud Delcorte

LUCIEN NOULLÉZ

CONTREPOINTS

poèmes

AUCK



LA VÉNUS DE LA VALLÉE MOSANE

Olivier Papeux

roman

M.E.O.



Colette NYS-MAZURE

Camille

L'Atelier
des Nayers

S O M M A I R E

PRÉSIDENT

CARINO BUCCIARELLI

VICE-PRÉSIDENTS

MICHEL JOIRET
MARTINE ROUHART

TRÉSORIER

FRÉDÉRIC BEGUIN

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

CHRISTIAN DEBRUYNE

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER
JEAN-LOUP SEBAN

ADMINISTRATEURS

ÉRIC ALLARD
ISABELLE BIELECKI
ARNAUD DELCORTE
COLETTE FRÈRE
SYLVIE GODEFROID
ANNE-MICHÈLE HAMESSE
PHILIPPE LEUCKX
ROBERT MASSART
JEAN-POL MASSON
ALEXANDRE MILLON
YVES NAMUR
ÉVELYNE WILWERTH

Se souvenir d'André Balthazar
par Alexandre Millon **3**

Les entretiens de l'AEB
Véréna Hanf
par Alexandre Millon **8**

Wouah ! Le chien dans le langage
figuré
par Jean-Pol Masson **13**

Lectures **20**

Activités de nos membres **59**

Nouvelles parutions **64**

Éditeur responsable: Carino Bucciarelli
Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Martine Rouhart, Michel Joiret.
Mise en page : Frédéric Vinclair
Relecture: Daniel Charneux
Photographies d'Anita De Meyer
Impression: Relie-Art (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Se souvenir d'André Balthazar (1934-2014), poète, éditeur.

par **Alexandre Millon**

Je rencontre André dans les années 80, rue des Amours, celle du Musée de la gravure (qu'il dirigera), à La Louvière. Je porte déjà moustache et, à l'époque, les cheveux hirsutes. J'ai dans les mains son livre *La Concordance des temps* (Labor). Je l'ai toujours. C'était dans le cadre de la revue *Regart*. Il me présentera ensuite Jean-Pierre Hubert, formidable opérateur culturel (le contraire d'un fonctionnaire de la culture) de la cité des Loups.

Qui est André Balthazar ? Loin bien loin l'idée saugrenue de répondre à cette question mais disons que, pour moi, André c'était l'Ouverture. Le contraire de la façade d'ouverture. Ami d'Achille Chavée, André fréquente le surréalisme, le mouvement CoBrA... Son premier recueil *La Personne du singulier* (1963) est illustré par Alechinsky. Il naviguera toute sa vie dans une sorte d'archipel, il voyagera d'île en île, il accostera notamment sur celle de Roland Topor, artiste dense et multiforme qui écrivait : *L'erreur, comme le rire, est le propre de l'homme. Mais infiniment plus créatrice*. De Topor, je vous recommande au passage *Mémoires d'un vieux con* (Seuil, coll. Point virgule). André sera l'initiateur, avec Pol Bury, de la ligne éditoriale « Daily-Bul ».

Les éditions Le Daily-Bul comptaient plus de trois cents titres.

« Dans cette production novatrice, la poésie est reine. La collection “Les Poquettes volantes” (1965-1979) se définit comme de “savoureux zakouskis de l’avant-garde” ! Part belle aussi à la dérision, avec les collections “Le Congru et l’Incongru” (1976-1979), “Livres-livres” (*L’Homme est bon mais le veau est meilleur*), ou encore l’“Archéo Collection” (*Contribution à l’étude et à la connaissance du potiron chauve*). Le plaisir du bibliophile, cher à André Balthazar, inspire des volumes où défilent Antonio Segui, Olivier O. Olivier, Camille De Taeye, Roland Topor, Roland Breucker, Paul Colinet, Ronald Searle... Papier, illustration et typographie font ici l’objet d’une attention particulière.¹ »

« Quand Pol Bury et moi, déclare André, nous nous sommes amusés à inventer la pensée Bul et à créer le Daily-Bul pour en faire son moniteur, nous n’hésitâmes pas à nous abandonner aux vertiges de quelques mots. Le mot “pensée” : si ce mot n’est pas un mot très frais, s’il a fait quelques guerres et connu quelques déboires, il a aussi enchanté des esprits aériens. Il était donc à la mesure, sinon à l’échelle, de notre désinvolture. Sorte de “prêt à porter”, comme il en est du joug qui devrait stimuler les bœufs derrière la charrue. Le mot “Bul” : plus spontané, plus sournois ? “Bul” (qui se prononçait “boule” à l’époque) s’imposa à nous comme une évidence, dans sa rondeur impeccable. Il était le résultat sonore et phénoménologique de stimulations, rencontres et croisements multiples. »

Gaspard Hons : *Lire André Balthazar, c’est entrer en solitude après telle ou telle lecture. Mais enfin diriez-vous ! « et Balthazar dans tout cela ? ».* Pourrais-je répondre : *tant de livres pour dire de moins en moins la matière, pour dire de plus en plus l’esprit, pour dire de moins en moins l’esprit, pour dire de plus en plus l’amour. Pourrais-je répondre, tant de livres pour passer d’une froide leçon d’anatomie à un*

ANDRÉ BALTHAZAR

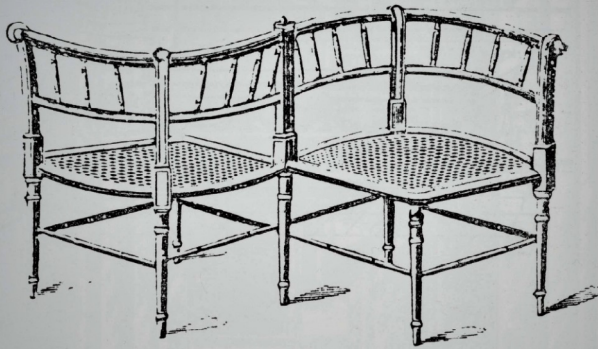
électrocardiogramme du tendre. Pourrais-je aussi répondre, à bas les masques : la dérision, c'est l'utopie des tendres. Pourrais-je dire, maintenant passons à table, commençons le compte à rebours, relisons Balthazar à cœur ouvert,..., un philosophe qui s'ignore, qui joue à pigeon vole, un poète qui ne voudrait pas se prendre au sérieux...²

Je ne suis pas bien vieux mais depuis bien longtemps j'attends, au bord de mon calendrier des postes qui n'a jamais voyagé. Je contrôle mon temps. J'écoute, à perdre haleine, le sifflement léger de la feuille qu'on tourne et qui tombe en faisant dans le vide un cumulet éteint, une grimace adulte. J'attends de me vieillir.

J'écoute le poids du temps et tâte ses ¹grains de sable, caresse ses soupirs, aspire ses silences, poulèche ses désirs. Je patiente et fermente au soleil de ma cave. J'ai peur de m'arrêter.

Je vole entre deux âges. Je précède ma vie. Je peux, d'un coup de gomme, effacer mes empreintes. Je suis un arbre amer dont les racines fleurissent. J'ai la tête à l'envers. Mes boutonnières frémissent.³

Le 18 février 1983, à 13 heures, le journaliste d'état, Daniel Bilalian, employé sur la deuxième chaîne de la Télévision française, s'étonnait que Zénobe Gramme, inventeur de la dynamo, fût belge. Pour justifier son étonnement, il ajoutait très sérieusement : « Ces gens dont on dit souvent qu'ils n'ont pas inventé l'eau chaude. (Communiqué). » André Balthazar réagira à sa façon, en publiant ceci :



Siège utilisé pour regarder l'eau chaude de face et de dos.

À consulter : « LE DAILY BUL, SUR LES TALONS D'ACHILLE », documentaire réalisé en 2018 par Arthur Ghene et produit par la cinémathèque de la Fédération Wallonie-Bruxelles, rend compte de l'aventure éditoriale et artistique du Daily Bul.

Merci à Aurélie Willems, archiviste, Daily-Bul, rue de la Loi, 14 - B-7100 La Louvière.

www.dailybulandco.be

1. <https://www.culture.be/index.php?id=16978>
2. *André BALTHAZAR par Gaspard Hons*, Service du Livre luxembourgeois, Dossiers L, 1993.
3. André Balthazar, *La concordance des temps*, Labor, 1984.

Les entretiens de l'AEB

*Entretien de
Véréna Hanf
avec
Alexandre Millon*

à propos de:

***L'Enfer du bocal*, roman. Bruxelles: éd. Deville, 2023**

Verena HANF est née en 1971 à Fribourg-en-Brigau d'un père allemand et d'une mère égypto-libanaise. Elle partage son temps entre l'Allemagne, où elle travaille pour une organisation non gouvernementale qui soutient des projets pour enfants défavorisés, et Bruxelles, où elle vit depuis plusieurs années. Dans son temps libre, elle aime écrire des nouvelles et des romans.

Alexandre Millon : Le titre pourrait suggérer un xième livre post-covid, alors qu'il s'agit plutôt d'un appel d'air, à travers une fiction qu'on pourrait qualifier positivement de roman social ?

Verena Hanf : J'ai du mal à catégoriser mon propre roman, mais j'ai l'impression que *L'Enfer du bocal* est plutôt intimiste ou psychologique que social. Mais c'est vrai qu'à travers les relations intrafamiliales décrites dans le roman, des questions sociétales sont soulevées. Bruno, le fils, reproche à ses parents leur manque d'engagement pour un monde plus juste, plus humain, plus paisible, plus écologique. Il les trouve léthargiques, prêts à « tout gober ». Son père, par contre,

reproche à Bruno d'être presque candide dans son idéalisme voué à l'échec : *Je le trouvais naïf, mon fils, gentil, touchant, intelligent, mais naïf, et malgré sa jeunesse, tellement vieux jeu! Croire qu'on peut changer le monde, il devait bien être un des seuls de son âge, de mon âge, de nos âges, le dernier Mohican de la tribu des idéalistes.*

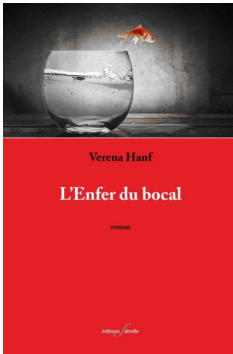
A. M. : Sans trop déflorer l'histoire, reprenons le quatrième de couverture : *Jacques a une vie bien rangée. Sa boîte à tartines dans sa petite mallette, il se rend sans joie au bureau où il vient d'être gratifié du titre de low performer. Par-dessus tout, l'absence de son fils lui pèse. Pourquoi Bruno a-t-il coupé les ponts avec la famille ? L'arrivée d'une nouvelle collègue au sein de son entreprise va troubler Jacques et l'amener à tout remettre en question.* » « *Low performer* », pouvons-nous parler d'une mise au placard ?

V. H. : Oui, tout à fait. Quand j'ai entendu pour la première fois ce terme de *low performer*, j'étais choquée qu'il soit employé pour désigner une personne dans une entreprise dont le rendement professionnel est jugé insuffisant, bas, peu performant. Il y a un mépris dans cette expression, une disqualification de l'individu entier. Comme si la personne en question était une machine qui ne fonctionne plus très bien. C'est ce que Jacques ressent et qui le rend si amer, lui qui s'est tant investi dans son entreprise.

A. M. : La notion de « travail » a évolué, marquée au début par l'idée de contrainte pénible : *labor* en latin. Avant de devenir une activité de transformation de la nature (travail de la terre) destinée à satisfaire les besoins, il sera envisagé plus tard comme une activité humaniste qui peine à présent à garder cette position. Dans votre livre, en filigrane, vous montrez que les jeunes tendent à moins travailler (ou autrement) quitte à être payés moins pour pouvoir mieux s'aérer mentalement, physiquement. Sans occulter le cas du

non-choix, de l'obligation de bosser, d'accepter la pénibilité, on travaillerait pour gagner sa vie, exister socialement, et faire des choses valorisées et valorisantes. Selon un sondage récent, les employés de moins de 25 ans déclarent qu'ils quitteraient leur emploi si ce dernier entravait leur vie perso, créait un désaccord avec la politique sociale ou environnementale de leur entreprise. Qu'en pensez-vous ?

V. H. : Je comprends ces jeunes. Moi aussi je préfère un travail dont le but général me semble positif, sensé, au niveau personnel et sociétal, à un emploi peut-être mieux payé mais qui heurte mes convictions et valeurs. D'autre part, il y a beaucoup de jeunes (et de moins jeunes) – aussi globalement parlant – qui n'ont pas le choix : ils doivent travailler dur pour pouvoir (sur)vivre, ils n'ont pas eu la chance et/ou les moyens de faire une formation ou des études, de grandir et vivre dans un environnement stable qui leur ouvre des chemins vers un emploi qui leur semble sensé, valorisé et valorisant.



A. M. : Bruno, le fils absent de Jacques, présent presque dans chaque page, ne joue-t-il pas ce rôle pivot dans le roman, une manière pour la narration d'articuler ce changement de vision générationnelle sur le travail ?

V. H. : Oui, Bruno a un rôle pivot dans le roman. Mais les raisons qui l'ont poussé à couper le contact avec ses parents vont au-delà des différentes opinions sur ce qu'un travail sensé signifie. Bruno se révolte aussi contre le non-activisme de ses parents face aux injustices, inégalités sociales, violations des droits humains et dangers climatiques. Et, sur le plan personnel, il ne supporte plus le contrôle de ses parents, leur méfiance vis-à-vis de ses fréquentations qui témoigne d'un manque de confiance à son égard. Bruno fuit le bocal familial étouffant pour mieux respirer, s'épanouir, faire sa vie plus librement. Sans le savoir, il aidera ainsi aussi ses parents à se

libérer.

A. M. : J'en viens à l'humour qui pointe dans votre écriture. Et à un personnage clé du livre, Juliette, la nouvelle collègue de Jacques. Page 91, Juliette : « Elle rit un peu, son rire n'est pas gai, mais mélodieux. Et puis, croyez-moi : chacun doit trouver son propre remède. » L'humour, c'est la politesse du désespoir, disait Boris Vian. Pouvez-vous nous croquer en quelques mots, le personnage de Juliette ?

V. H. : « Présente-moi cette Juliette ! », m'a dit un ami en souriant après la lecture du roman. Il voudrait rencontrer une femme comme Juliette parce qu'elle est ronde et bienveillante, douce et compréhensive, attentionnée et gentille sans être niaise. Elle a vécu une perte terrible, la plus dure qu'il soit, je crois. Mais elle n'est pas devenue amère, malgré sa tristesse profonde. Juliette est une bonne vivante, une femme forte qui a su se relever, et elle parvient à faire du bien autour d'elle.

A. M. : Toujours Juliette : à propos de sa voix, vous parlez joliment de la « vanille de sa voix ». J'aime beaucoup cette image. On ne parle pas assez de la voix, ne ferait-elle pas partie de notre identité ou pour l'exprimer autrement : le révélateur de personnalité ?

V. H. : Oui, la voix relève certainement une partie de la personnalité. Mon protagoniste Jacques lui prête beaucoup d'attention : « (...) c'est la voix qui nous renseigne le plus sur l'autre, la voix et ses intonations, ses vibrations, ses nuances, ses couleurs, ses degrés de dureté ou de douceur. À force de donner trop d'importance aux images et aux mots, on prête trop peu d'attention à la voix, faute grave. » Ou encore en parlant de son collègue qui a provoqué sa chute : « Si j'avais fermé les yeux en écoutant Judas-Cédipe, j'aurais été averti : notes artificielles, sonorités pompeuses, fausses mélodies pour mieux embobiner, tromper, trahir. » Je ne sais pas s'il a raison, Jacques, mais moi aussi je suis attentive aux voix. Il y a des

LES ENTRETIENS DE L'AEB

timbres qui me plaisent plus que d'autres, qui m'inspirent plus ou moins confiance. La façon de parler me semble révélatrice aussi. J'aime bien quand les gens parlent naturellement, sans prétention, sans artifices.

A. M. : Ce que j'aime dans votre livre, c'est qu'il s'attache à exprimer de manière nuancée, les pensées, les sentiments les plus secrets dans le reflet d'une existence familière quotidienne. Ce côté « livre intimiste » serait-il propre à ce livre en particulier ou au contraire est-il un texte tout à fait à part dans votre parcours ?

V. H. : Dans mes autres romans aussi, j'ai essayé d'explorer les sentiments des personnages, de m'immiscer dans leurs pensées et émotions. Mais les romans *Tango tranquille* et *La Fragilité des funambules* ont un aspect social plus prononcé que *L'Enfer du bocal* et *Simon, Anna, les lunes et les soleils* qui sont plus intimistes.

A. M. : Je termine l'interview en soulignant le côté fort « attachant » de vos personnages pour qui il suffirait de pas grand-chose pour être heureux. Et vous, l'autrice, qu'auriez-vous envie d'exprimer sur l'idée d'être heureux, sur l'idée du bonheur ?

V. H. : Je vais rester dans le simple (peut-être simpliste) et ne parler que pour moi : je suis heureuse quand ou parce que j'aime et je suis aimée et me réjouis de bulles de bonheur quotidiennes et variées : une belle musique, un bon repas, un message amical, les rires des proches, une complicité fugace avec des inconnus, un bon bouquin, un travail bien fait, une balade en forêt, une fleur qui pousse entre les pavés – la liste pourrait remplir des pages.

Verena Hanf sera présentée par Alexandre Millon, le mercredi 18 octobre 2023 à la soirée des Lettres de l'A.E.B.

Wouah ! *Le chien dans le langage figuré*

par **Jean-Pol Masson**

« Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement ;
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelles »

La Fontaine, *Le faucon et le chapon*, Fables, VIII, 21

Le chien, souvent qualifié de meilleur ami de l'homme, connaît un sort curieux dans le langage figuré, où il se voit parfois porté aux nues, parfois vilipendé. Quand on parle d'un dévouement de chien, d'une fidélité de chien, d'un attachement de chien, d'une femme qui a du chien, c'est fort bien. Ce l'est moins lorsqu'il est question d'un temps de chien ou d'un chien d'infidèle, expression que des musulmans excités jetaient au visage des chrétiens (c'est du passé, maintenant, ils les font sauter, c'est plus efficace). Et si l'on qualifie quelqu'un de chien ou qu'on le traite comme un chien, c'est loin d'être flatteur.

Cela dit, maintes expressions qui se réfèrent au chien sont bien connues et n'appellent pas de commentaires : traiter quelqu'un comme un chien, se regarder en chiens de faïence, être comme chien et chat, ne pas attacher son chien avec des saucisses, chien de garde, ne pas valoir les quatre fers d'un chien, bon chien chasse de race, venir comme un chien dans un jeu de quilles, qui veut noyer son chien l'accuse de la rage, entre chien et loup, les chiens aboient, la caravane passe, donner sa langue au chien, avoir d'autres chiens à fouetter

WOUAH! LE CHIEN DANS LE LANGUAGE FIGURÉ

(dans ces deux derniers cas, c'est plutôt au chat qu'on se réfère généralement). Il en est d'autres, moins connues, tombées en désuétude ou demandant quelque explication. L'on va vous en donner ici certaines, sans prétendre aucunement à l'exhaustivité.

Commençons par une expression souvent usitée dans notre aimable royaume : « C'est le chien de Jean de Nivelles, il s'enfuit quand on l'appelle. » Elle se trouve déjà dans la fable de La Fontaine dont j'ai mis quelques vers en épigraphe. Beaucoup de Belges pensent que l'on a affaire au canidé d'un citoyen de Nivelles, en Brabant wallon. C'est une première erreur : il ne s'agit pas de notre Nivelles, mais de Nivelles, sans s, petite localité du nord de la France. Deuxième erreur : il ne faut pas dire le chien mais ce chien, parce qu'aucun toutou n'est ici en cause. En effet, au XV^e siècle, Jean de Montmorency, seigneur de Nivelles (1422-1477), se serait disputé avec son père, Jean II de Montmorency, à qui il aurait donné un soufflet. Cité pour ce fait devant le parlement, «proclamé et sommé à son de trompe», il s'est enfui : « On le traitait de *chien*, à cause de l'horreur qu'on avait de son crime et de son impiété » (Furetière, *Dictionnaire*, v^o Jean). Cette explication est reprise par Le Roux¹ et citée sans commentaire par Littré (v^o Chien). Mais dans une autre version de l'affaire, Jean de Nivelles se serait dérobé à son devoir envers le roi, s'enfuyant plutôt que de suivre Louis XI dans sa lutte contre le duc de Bourgogne Charles Le Téméraire (*Grand Larousse du XX^e siècle*, v^o Chien, Wikipédia, v^o Jean II de Montmorency, Expressio.fr).

1. Philibert Joseph Le Roux, dont la date de naissance est inconnue et qui est mort vers 1735, est l'auteur d'un *Dictionnaire comique*, paru en 1718.

Lorsque l'on dit qu'une femme *a du chien*, on veut exprimer qu'elle a un charme un peu provocant, qu'elle est attirante. Mais la formule s'applique également aux choses : une

WOUAH! LE CHIEN DANS LE LANGUAGE FIGURÉ

chapelle «a plus de chien, plus d'âme et de plus de résonance»
(Léon-Paul Fargue, cité par le *Trésor de la langue française*).

Moins connue est l'expression *être comme le chien du jardinier*, à savoir être envieux : « On dit d'un envieux, qu'il est comme le chien du jardinier, il ne mange point de choux, et ne veut pas que les autres en mangent » (Furetière, v° Chien). Attention : il n'y a pas que les chiens de jardinier dont il faille se méfier. D'une façon générale, *il ne faut point se moquer des chiens qu'on ne soit hors du village*. Autrement dit, il convient de se mettre à l'abri du danger avant de s'en moquer (Littré). Tous les chiens ne sont pas dangereux pour autant : « On dit à des gens timides, Entrez, il n'y a point de danger, *nos chiens sont liés* » (Furetière). Si au contraire l'on a affaire à des gens de tempérament querelleur, on leur rappellera que *chien hargneux a toujours l'oreille déchirée*, pour exprimer que de telles personnes s'attirent constamment des ennuis (Furetière, *Trésor*, Littré). Inversement lorsque quelqu'un paraît courageux mais ne l'est point, on dit que *c'est un beau chien s'il voulait mordre* (Littré, *Trésor*). Braves ou non, quand deux êtres humains sont hostiles l'un à l'autre, *leurs chiens ne chassent pas ensemble* (Furetière). Dans le même ordre d'idées, si vous n'aimez pas quelqu'un, au point que vous souhaitez sa disparition, et qu'il vienne à échapper à un grand péril, vous énoncerez (au reste assez curieusement) qu'*il mourrait plutôt un bon chien de berger* (Furetière). En revanche, si vous avez un ami ou une amie, « il faut prendre ses passions, ses intérêts et ses sentiments », parce que *qui aime Bertrand, aime son chien* (Furetière).

Comme on sait, il est sur terre des masochistes, ainsi que l'atteste cette phrase : *il a été mordu d'un chien, il veut l'être d'une chienne*, autrement dit « il n'a pas assez du mal qu'il a

WOUAH! LE CHIEN DANS LE LANGUAGE FIGURÉ

reçu déjà » (Littré). De même, *il vaut autant être mordu d'un chien que d'une chienne*, à savoir que « de quelque côté que vienne le mal, il est également sensible » (Furetière).

Cela dit, le chien peut être dépourvu de toute coloration : les locutions *un chien coiffé* et *le premier chien coiffé* désignent n'importe qui.

En société, il arrive à d'aucuns de *faire le chien couchant*, c'est-à-dire d'avoir une attitude obséquieuse (Furetière). Sans aller jusque-là, si vous êtes simplement diplomate, vous pouvez *rompre les chiens*, à savoir interrompre une conversation, un entretien dont le sujet est délicat (Robert, *Trésor*).

Le chien n'est pas non plus inconnu dans le domaine de la justice. Si vous avez une mauvaise cause, d'aucuns railleront : *si vous n'avez pas d'autre sifflet, votre chien est perdu* (Furetière, Littré). On rencontre aussi la justice de classe. Ainsi, *battre le chien devant le lion*, c'est « châtier un petit devant un plus puissant qui a commis la même faute » (Furetière). Mais il n'y a pas de honte à *être un chien au grand collier*, formule que l'on applique à « celui qui mène les autres, qui est le principal dans une maison, dans une assemblée » (Furetière). Pas d'opprobre non plus pour *celui qui ne jette pas sa part aux chiens*, c'est-à-dire qui a simplement des prétentions sur quelque chose (Furetière).

Un bref hommage en passant à Madame de Sévigné, qui reconnaissait volontiers que son écriture donnait parfois du fil à retordre à ses lecteurs : « Ne soyez pas en peine de mon écriture, c'est que j'ai une *plume de chien* » (cité par Littré). Cela dit, il n'est pas épouvantable d'avoir une plume de chien,

WOUAH! LE CHIEN DANS LE LANGUAGE FIGURÉ

tandis qu'il est plus gênant d'avoir une jambe *droite comme la jambe d'un chien*, autrement dit de l'avoir mal faite (Furetière, qui ajoute que la formule s'emploie, plus généralement, à propos d'une « chose tortue »). Quel que soit l'état de vos membres inférieurs, vous pouvez être sujet à la fatigue. Si cela est fréquent chez vous, l'on dira que vous y êtes accoutumé *comme un chien d'aller nu-tête* (Furetière).

Les chiens aboient, tout le monde sait cela. Il ne faut pas s'effrayer pour autant : *chien qui aboie ne mord pas*. De même, si on dit de certains qu'ils *aboient à la lune*, cela signifie qu'ils « font quantité de cris et d'imprécations inutiles » (Furetière). Ne soyez pas davantage « plus fol que *chien qui aboie à ses soupes*, les cuidant [croyant] par ce refroidir » (Génin², cité par Littré). Par contre, soyez flatté si l'on cite à votre propos l'expression *un bon chien n'aboie point à faux*, ce qui signifie que vous êtes « un habile homme, qui sait toujours bien réussir ses entreprises, parce qu'il sait bien prendre son temps, et ménager les occasions » (Furetière).

2. François Génin (1803-1856), journaliste et romaniste, est notamment l'auteur de *Récréations philologiques* (1856), ouvrage qui retrace l'histoire des mots.

Voici à présent le chien et l'Église. « On dit à un glorieux qui se fâche qu'on le regarde trop fixement : *un chien regarde bien un évêque* » (Furetière). Dans un registre moins plaisant, *jamais chien ne mordit l'Église qu'il n'enrageât* « s'est dit de ceux qui se sont élevés contre l'Église et qui ont fait une fin malheureuse » (Littré). Inquisition, quand tu nous tiens !

On sait aussi le chien plutôt gourmand. Ainsi, *chien en cuisine souper ne demande*, « c'est-à-dire il le prend » (Littré). Au chapitre des os, *il ne faut pas tant de chiens après un os*, ce qui signifie, vous l'aurez deviné, « qu'il est fâcheux de partager un profit avec beaucoup de personnes, ou d'être plusieurs à avoir les mêmes prétentions » (Furetière). Tâchez encore de

ne pas avoir à *jeter un os à la gueule d'un chien pour le faire taire*, ce qui impliquerait que vous envisagez de « faire un présent à quelqu'un pour l'empêcher de crier, et de venir troubler quelque affaire importante » (Furetière). Dernière apparition de l'os dans la formule *jamais à un bon chien il ne vient un bon os* : « ceux qui ont bonne envie de travailler, n'en trouvent pas les occasions » (Furetière ; idem chez Littré). C'est bien dommage !

Et ne vous étonnez pas si, étant sans crédit, on dit de vous *qu'il a du crédit comme chien à la boucherie* (Furetière, Littré).

On accole également assez souvent l'idée de chien à celle de puces. D'où l'expression *qui hante chiens puces remporte* (Leroux de Lincy³, *Proverbes*, cité par Littré).

3. Antoine Leroux de Lincy (1806-1869) était archiviste paléographe, bibliothécaire de la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris (cette institution, qui fait partie de la Bibliothèque Nationale de France, est ainsi dénommée parce qu'elle est établie dans l'ancienne résidence des grands maîtres de l'artillerie), auteur notamment de poésies et d'ouvrages sur l'histoire de Paris.

Citons encore quelques chiens qui, à ma connaissance, sont plus en usage en France qu'en Belgique : *chien de caserne ou de quartier*, adjudant (Robert), *chien de cour*, surveillant dans la cour d'une école (Balzac, cité par le *Trésor*), *chien du commissaire*, secrétaire du commissaire de police (Robert, *Trésor*, citant les Goncourt), *sacré-chien*, eau-de-vie, *piquer un chien*, piquer un somme.

Un mot sur *chienne*. Le vocable n'est guère employé de façon flatteuse, par exemple dans la formule *ma chienne de vie*, ou *je lui garde un chien de ma chienne* (je lui garde rancune), ou encore lorsqu'on qualifie une femme de *chienne* : « On appelle une femme paillarda une chienne, une carogne, une chienne chaude, chienne de voirie » (Furetière ; définition comparable dans le *Trésor*). Et ce n'est pas plus joyeux sous la plume absconse et puissante

WOUAH! LE CHIEN DANS LE LANGUAGE FIGURÉ

de Saint-John Perse : « Inquiètes, nous t'aimons [la Mer] d'être ce Camp des Rois où courent, coiffées d'or, les chiennes blanches du malheur » (*Amers*, in *Œuvres complètes*, bibl. de la Pléiade, p. 300-301).

Là-dessus, je vous laisse, pour que vous ne puissiez pas me reprocher d'avoir retardé la promenade de votre toutou !

Lectures

Bernard ANTOINE, *Aquam*. Roman. Esneux: éd. Murmure des Soirs, 2022.

Deuxième roman de l'auteur belge, *Aquam* aborde deux périodes historiques, et non des moindres : le début de la Première Guerre mondiale – et, par vagues fortes, les années qui suivront jusqu'à la fin de la seconde, en 1945 – et parallèlement, comme une bombe sur le gâteau, l'avenir qui nous attend, 2027-28, bien moins paisible encore que les sombres périodes du siècle dernier qui ont dû affronter l'enfer des tranchées, les armistices illusoires et les paroxysmes de toutes sortes, socio-économiques et politiques.

Un vaste et complexe chantier, où se retrouveront pêle-mêle guerriers, criminels et survivants, idéologues fumeux, extrémistes et fanatiques, au cœur des populations complices ou impuissantes et face à ceux qui oseront résister, ces vaillantes armées de l'ombre, ces grandes poignées de citoyens engagés et clairvoyants. Une impressionnante fresque narrative en naîtra, à la fois ancrée dans le passé et l'avenir de l'Humanité, et très proche, en même temps, du quotidien des personnages, qu'ils aient été d'ignobles bourreaux ou de loyaux artisans de leur destin.

L'action se déroule donc sur deux plans : l'invasion allemande et ses premières atrocités en 1914 jusqu'à l'effondrement du nazisme en 1945 ; l'installation, une bonne centaine d'années plus tard, de plusieurs personnes dans la région de l'Entre-Sambre-et-Meuse (on reconnaîtra peu à peu

les campagnes et hameaux autour de Bois-de-Villers, grosse entité entre Dinant et Namur) et les catastrophes naturelles que le dérèglement climatique va bientôt engendrer, l'une après l'autre, du même calibre ou plus destructrices encore que les inondations endurées par la Province de Liège en 2021.

Tout l'intérêt du récit sera centré initialement sur l'impérieux besoin de vengeance de Jean-Baptiste, le seul rescapé d'un affreux massacre commis par les envahisseurs d'Outre-Rhin et, au-delà de l'époque actuelle, sur la résistance qu'offriront ces nouveaux pionniers du futur et de l'espoir, régulièrement exposés aux séismes et aux cataclysmes de même qu'au retour sournois des semeurs de troubles, de virus racistes et de croisades assassines.

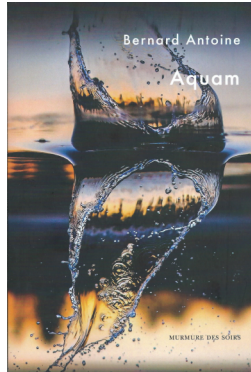
L'auteur relève ce défi en près de cinq cents pages, riches en événements et épisodes, descriptions et réflexions sur des pans de l'Histoire particulièrement éprouvants et vécus par des personnages de fiction, qui côtoieront des figures connues ou surnaturelles, hommes ou bêtes, dont certaines tout à fait effrayantes. Le mérite est grand car le travail a dû exiger de minutieuses recherches historiques, qui parfois manifestent un penchant trop appuyé pour l'encyclopédie ou même le plurilinguisme des dialogues, rédigés en version originale. Une authentique performance littéraire toutefois, passionnante à suivre, riche en analyses psychologiques et en descriptions poétiques ou au contraire crûment naturalistes, dans lesquelles se livre à fond l'auteur, au point de se laisser parfois envahir par son sujet et de mêler à un style puissant et imagé des expressions ou des éclats de langage oral qui trahissent une passion extrême pour ses personnages et par là-même un certain manque de distanciation. Mais il se peut que dans le cas d'un roman de cette envergure, l'auteur n'ait pas eu le choix et se soit immergé, corps et âme, dans la vie de ses héros et héroïnes de papier comme dans celle, monstrueuse,

LECTURES

de ses créatures de cauchemar.

Un roman de poids et de valeur, dont on ne sort pas rassuré, même si le goût de la liberté et le parfum de la générosité et de la résilience y ont largement leur place.

Michel Ducobu



Roland BEYEN, *Pour en finir avec Ghelderode. Autobiographie anecdotique.* Essai. Paris: éd. Édilivre, 2023.

Roland Beyen, philologue, chercheur, humaniste et conteur de vie profonde, *Pour en finir avec Ghelderode.*

Un cruel hiver, n'est-ce pas. Mauvais pour les poètes crépusculaires (j'aurai 64 ans ce 3 avril, ô la mélancolique merveille !). Riche en âge, mais en sagesse ? J'en doute.
(Dernière lettre de Michel de Ghelderode à René Herman, 5 mars 1962.)

Au terme de sa fascinante *Autobiographie anecdotique*, Roland Beyen reconnaît explicitement la posture de l'analyste passionné qui n'a jamais cessé d'être sienne :

Arrivé à la fin de cet En finir avec Ghelderode, je me rends compte que je n'ai nulle envie d'en finir avec lui. Je me rends compte que, si la scission de l'Université de Louvain ne m'avait pas obligé de finir ma thèse, je serais encore en train de la perfectionner... (p.289)

Mais la genèse d'une telle démarche – d'un engagement aussi puissant... – ne laisse pas de surprendre, d'émouvoir et de reconforter !

Roland Beyen apparaît ici comme le propre paladin de son odyssée littéraire et il s'entend comme personne à casser les codes du *carriérisme* et à mêler ses propres affects aux strates d'une carrière universitaire et académique de haute exigence. Le parti pris d'entrée de jeu sera mode de lecture : le narrateur n'entend pas dissocier la construction patiente du chercheur des virevoltes passionnelles et des facéties souvent fâcheuses de la destinée ?

L'intéressé révèle avec une rare loyauté et une émotion habilement contenue, les fondements mêmes de ses inclinations et de ses comportements.

Le décor est planté, l'enfance, restaurée : Nieupoort, la mer «phosphorescente», le père, pêcheur et fervent de cyclisme, la

poissonnerie, l'épluchage des crevettes et la découpe du poisson, l'école, la foi naissante, donnée et perdue (le père Beyen voyait pour Roland le métier de pêcheur; le fils voulait devenir prêtre...), l'omnipotence de l'amour, la magie des rencontres et conquêtes, la toute-puissance du corps de l'autre et le difficile contrôle de ses propres émois...

Et en même temps, la foi s'étant distraite en chemin, les dispositions du jeune homme pour la philologie romane, la carrière d'enseignant qui se profile, la thèse de doctorat sur «l'image de la Flandre dans les lettres françaises», le professeur de faculté, l'infatigable chercheur, membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, l'inlassable soutien du professeur Joseph Hanse...

Le long chemin de Roland Beyen a fait un crochet décisif et durable quand l'œuvre de Michel de Ghelderode lui fut révélée: *Le 1er avril 1962, je n'attache (donc) guère d'importance à l'annonce de la mort du « grand dramaturge belge ». C'est le lendemain, en rentrant de Saint-Thomas, que je découvre dans la vitrine d'un bouquiniste de la rue Saint-Jean une demi-douzaine d'éditions originales de Ghelderode. J'achète tout. Je lis tout. C'est le coup de foudre.* (p.97)

La passion ne faiblira jamais ; plus encore, elle s'inscrira dans la vie intime du chercheur, assisté incidemment de l'appui logistique d'une femme amoureuse... Jamais chercheur de souche flamand ne se sentit à ce point concerné par la littérature française (et redevable de son crédit) ! La contribution du romaniste à sa (re)connaissance et son éclat, demeure exceptionnelle ! En parallèle, mais avec une égale fidélité, Michel de Ghelderode continuera de hanter le professeur Beyen qui multipliera nombre de cours, conférences, contacts, publications à propos d'un dramaturge majeur dont quelques-uns revendiquent déjà (avec témérité parfois) les faveurs posthumes et le difficile héritage du

créateur d'Escurial. Ainsi, entre retenue, confiance et rejet, Jeanne, insaisissable veuve autant que détentrice ambiguë de la *mémoire* et du *patrimoine ghelderodien* finira elle-même par se détacher des travaux éclairants et novateurs de Roland Beyen. Que dire alors de ces innombrables détenteurs de lettres signées par Michel de Ghelderode sinon qu'ils ne se sont pas tous accordés de bonne grâce à la curiosité toute légitime du chercheur ?

Il a donc fallu que ce dernier fût doté d'une détermination et un pouvoir de persuasion hors du commun pour quantifier, annoter et légitimer la fabuleuse *correspondance* de Michel de Ghelderode. À l'occasion de la publication du tome X (ultime compilation d'une éclairante et volumineuse collecte), Francine Ghysen s'exprime dans *Le Carnet et les Instants* (n° 176 – 2013) :

Un ultime volume d'autant plus précieux qu'il s'ouvre et s'achève sur deux ensembles de fac-similés de lettres autographes et de dédicaces, souvent ornées de dessins cocasses dont Ghelderode se plaisait à régaler ses correspondants. Le mouvement, les fantaisies de sa plume, de ses mises en page et de ses croquis nous donnent l'impression de l'accompagner dans le vif de l'écriture, du sentiment, de la couleur du jour, de l'humeur du moment.

La publication de la correspondance de Michel de Ghelderode explore une œuvre en soi (fût-elle épistolaire), mal connue et cependant majeure. Comme si Roland Beyen avait *exhumé* la part intime et décisive de l'œuvre ouverte à son infatigable réflexion.

Le dramaturge et le professeur n'auraient assurément guère mêlé leur temps, mais le génie de l'auteur de *Pantagleize* n'est sans doute pas resté insensible à la personnalité binaire de qui rêvait d'une Flandre historique où s'écrirait en français le signifiant de son imaginaire...

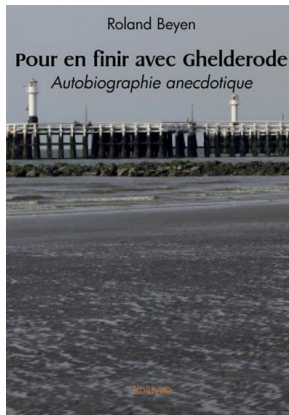
LECTURES

Et Roland Beyen de conter, de ne rien éluder, ni ses faiblesses, ni ses colères, ni jours d'effroi ni heures festives...

Au fil des pages s'invitent la mort, la maladie, la solitude, l'attente, l'indécision, la jouissance, le manque, la consolation de l'écriture, de la découverte de l'autre...

Un livre exceptionnel, grave et léger à la fois, sincère et bouleversant, spécifiquement ouvert à qui dissocierait la grâce des honneurs des figures pathétiques du quotidien.

Michel Joiret



Isabelle BIELECKI, *Fiel au cœur*. Poésies. Photographie de Pierre Moreau. Préface de Martine Rouhart. Yvoir: éd. Bleu d'encre, 2023.

La citation de Sartre (*L'enfer, c'est les autres*) indique bien le sens à accorder à ces poèmes brefs qui, sur dix petites séquences, illustrent avec acuité les délires d'un individu à soigner, qui perturbe, harcèle, guette, crée l'angoisse.

Une femme, sa victime, enregistre, le long des nuits, au fil d'insomnies prégnantes, les coups portés dans le noir.

Est-il en quête de raison ? Agit-il en toute conscience ?

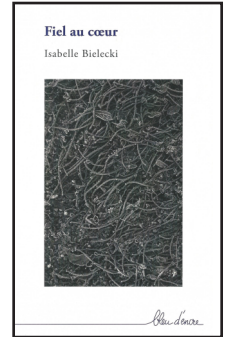
Tout s'imprègne de sa vilaine présence : les vitres, les draps, la « maison/ de la cave aux combles » : tout prend la peur comme une seconde peau.

Un esprit de complot, qui épie et sangle les êtres d'une nature obscure, traîne, de poème en poème, ses traces.

Le lecteur sent, au plus près, cet être « tapi », source et symbole de toutes nos anxiétés.

Isabelle Bielecki a sans doute voulu traduire, au-delà de ces poèmes, la tension qui agite notre conscience, les pulsions les plus indésirables ; elle le fait avec force et entêtement ; la présence entêtante de l'autre nous atteint. Durablement.

Philippe Leuckx



Philippe COLMANT, *Tectonique du temps*. Poésies. Photographie de l'auteur. Préface de Jean-Michel Aubevert. Mont-Saint-Guibert: éd. Le Coudrier, 2023.

La stratification du temps, son horlogerie, les « échasses » selon Proust, notre appréhension de cette mesure de notre vie : voilà sans doute la matière du nouveau recueil de Philippe Colmant, apte à dérouler cette emprise souveraine sur le déroulé de nos vies.

On a perdu des heures, on en a goûté d'autres aux plaisirs de l'amour, on a cru longtemps que les rides appartenaient aux autres, sans savoir que la contingence est notre marque de fabrique et notre densité.

Le « temps remue la plaie », « bat de l'aile », et la mort est au rendez-vous. N'empêche, il faut vivre, user de soi, convaincre que la chair n'est pas si triste que ne le dit le poète.

Dans de brefs poèmes, le poète décrit les signes mêmes du temps, en dépit des éblouissements, en dépit même des bonheurs : le « rien qui vaille », « la lassitude », le peu que nous laisserons de nous.

Ni désespérance ni désenchantement majeur, la lente assurance sans doute que strate après strate, notre temps personnel aura raison de nous, quoi qu'on fasse.

On aura ainsi ressenti le poids sensible des temps, l'insertion manifeste dans nos vies du grain qui tombe régulier du sablier des jours.

Dans l'entretemps de nous, les doutes, les hésitations, les « on » qui nous malmènent, la « cacophonie » des jours et des heures.

« Le temps nous marque aux temps » : certes,



LECTURES

et le gris bleuté des cheveux qui hissent haut le passage des jours.

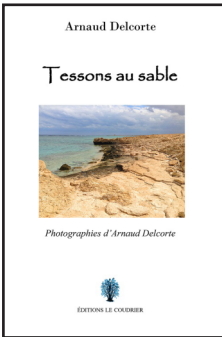
Ainsi, nous allons, nus, sans certitude, avec « nos mains de lumière », celles porteuses des mots, comforts de l'âme.

Philippe Leuckx

Arnaud DELCORTE, *Tessons au sable*. Poésies. Photographie de l'auteur. Mont-Saint-Guibert: éd. Le Coudrier, 2023.

Du Maroc au Japon, en passant par les États-Unis et la France, l'auteur propose un tissage de photographies et de notes de voyages. En brèves descriptions des lieux, il poursuit l'ouvrage *Méridiennes* qui, déjà, s'appuyait sur les paysages et les rencontres.

Le plus souvent en tercets et quatrains, Delcorte incise les terres traversées, capte l'insaisissable, offre au lecteur ses découvertes, ses hantises, ses marottes.



Sensualité, sensibilité à la lumière, touches brèves, ferveur piétonne, captage « des éléments » : cette poésie, parfois proche du haïku, délivre ses parfums d'orient et d'ailleurs, entre « mojito à la piscine » et « des filaments de douleur et d'ivresse ».

Vision impressionniste du monde, le livre, assez copieux, s'insinue comme l'âme des voyages, ces rais de lumière retenus par les rétines amoureuses.

Défilent ainsi des blasons du quotidien, des vignettes exotiques, des coupes dans la réalité des ailleurs « au rythme sourd des soupirs ». Larbaud et Cendrars ne sont pas loin, qui adoraient grappiller dans la masse du monde.

L'écriture par l'œil et les sens dévoile le désir de l'autre, la brusque envie des paysages et des couleurs, l'impérieuse beauté du monde.

Dix-huit photographies (en noir et blanc, en couleurs) happent aussi le sable des choses, et décrivent en tessons les arêtes du monde.

Un beau livre.

Philippe LEUCKX

Renaud DENUIT, *Ce qui est demeure du temps*. Poésies (réédition). Préface d'Yves Namur. Bruxelles : éd. Samsa, 2023.

Samsa et Renaud Denuit nous l'apprennent : la réédition d'un ouvrage peut réserver au lecteur sa part de fraîcheur et de sensibilité première.

*du fond du sexe et du cerveau
vient l'idée, le trouble heureux
nous élaborons des plans pour tous
des emplois, des ténèbres à volonté
des vacances d'amour*

Chaque poème s'inscrit dans le propos dégagé d'une réflexion plus large : *écoute et regarde bien la petite ville de province...*, et toute réflexion nous ramène au générique du temps : *le garde-temps se repose*. Si le sujet est vaste, la voie poétique qui l'engage approfondit l'énigme plutôt qu'elle ne l'éclaire. Renaud Denuit explore, invente ou réinvente le tracé du vécu, n'en dissimule jamais les aléas et alimente sa curiosité de vivant.

La stratégie créative est d'autant plus étonnante que l'homme n'engage rien qui puisse le soustraire à sa vie profonde, voire intime... Ainsi composé, *Ce qui est demeure du temps* propose au lecteur un superbe patchwork nourri d'intelligence et de sensibilité vraie. Un tel ouvrage associe en permanence le contingent et le sentiment qu'il inspire :

*sous les nuages gonflés, l'orage
nous étions attirés par le lieu
où rien n'est plus éternel que le temps...*

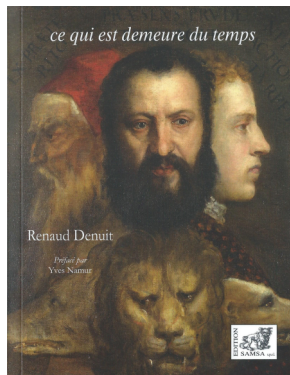
LECTURES

Le recueil, superbement édité par Samsa, est aussi rehaussé d'une préface éclairante d'Yves Namur : *Une chose est évidente : ce recueil s'avère essentiellement une entreprise sémiologique de déchiffrement des signes que le temps peut laisser comme traces tangibles ou non...*

N'en doutons pas : la curiosité naturelle du poète pour la prégnance du quotidien est soulignée ici par une honnêteté intellectuelle irréprochable. Chaque pièce renvoie au lecteur le reflet d'une image intérieure familière où il ne pourra que se reconnaître.

Gageons, comme l'affirmait en substance Jacques De Decker, que l'instance poétique n'est pas une fin en soi : *Tout en sachant mieux que personne que l'on a beau baliser son parcours de savoir et de maîtrise, le vertige attend au bout du chemin.*

Michel Joiret



Claude DONNAY, *La femme bleue*. Poésies. Couverture d'Anne-Marielle Wilwerth. Louvain-la-Neuve : éd. le Chat polaire, 2023.

Le poète dinantais esquisse ici, par le biais de poèmes délicats, une rencontre devenue impossible entre « la femme bleue » et le « ténébreux ».

Il y a eu idylle, rencontre, frottement de peaux. C'était hier.

Aujourd'hui, le poète ténébreux ne peut, au fil de ses errances, de ses désirs, qu'imaginer les étreintes.

Chacune, chacun a son univers, et il n'est pas de ponton pour les réunir. Leurs âmes « désunies » s'égarerent, recherchent, s'éveillent à un espoir.

Nombre de ces poèmes surgissent de l'écriture, de l'encre des souvenirs, et l'élégie assume ses tourments mais « les paroles mangent le ciel » et « personne ne peut comprendre les poèmes ».

Le carnet, ainsi, s'enrichit de notes sensuelles, se nourrit de parcours rêvés, de périple chauds à chercher l'autre. Mais jusqu'où ?

L'écriture – qui hante les deux protagonistes – décrit au plus près « la torture quotidienne », les frissons à sentir l'autre, l'absent. L'absente.

Le lyrisme (« un paletot de lune sur le dos ») prend des distances et le poète enregistre surtout « le rêve avorté ».

Le lecteur se sent d'amble, comme au sein d'une relation qui s'éveille, vit, s'évente.

Tissée de doutes et de beautés, cette poésie très vive, très proche des peaux (quoique « désunies »), est assez nocturne, à l'aune des balades désorientées du ténébreux.

Parfois, un chien vient se mêler aux miasmes de l'amour.

Parfois, l'on prend le bus pour mieux se perdre ?

« Il marche les nuits sans lune. Pour s'oublier / dans des

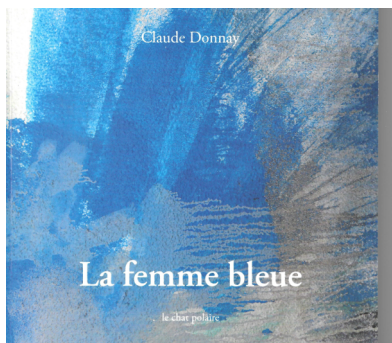
LECTURES

chemins de traverse » (p.58)

Au bout, « le présent dérive dans une flaque de lumière ».

Tout le recueil, on a été en haleine du meilleur qui se niche dans la plume d'un poète au cœur averti, et qui touche.

Philippe Leuckx



**Claude DONNAY, *Les routiers sont sympas!* Nouvelle.
Bruxelles : éd. Lamiroy, coll. Opuscule #289, 2023.**

Le poète et romancier Claude Donnay offre ici une deuxième nouvelle chez Lamiroy, après *Rose, Marie, Madeleine et moi* (2020).

Un dimanche, un piquenique qui tourne mal, une perte de repères ; il n'en faut pas plus pour les deux protagonistes, le narrateur et sa femme Louise.

Le passé de naturiste de Louise, rencontrée à la frontière espagnole, est peut-être le point de départ de l'histoire terrible qui va attendre le couple.

Se sont-ils, tous deux, engagés dans une voie sans issue, sur un terrain privé ?

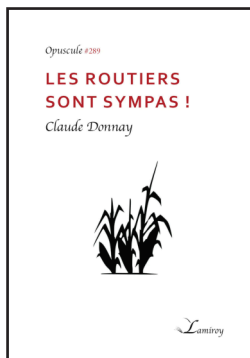
La nouvelle distille paysages et sensations, champs de maïs et planque pour un être pourchassé, sans oublier une chaleur caniculaire qui poisse.

Tout le talent de l'auteur, avec peu d'ingrédients, est de nous faire croire à cette histoire terrifiante au « temps de Dutroux et Fourniret ».

Présents aussi dans cette narration, deux personnages intrigants et dingues ainsi que des policiers.

L'horreur peut survenir.

Philippe Leuckx



**Rose-Marie FRANCOIS, *Belgiques. Nouvelles. Héveillers* :
éd. Ker éditions, coll. Belgiques, 2022.**

Une prose gourmande pour dire l'affection d'un auteur à l'adresse de sa région, de ses souvenirs, des terres belges. Enfance, culture, passion des livres honorent le parcours.

Polyglotte (pas moins de quinze langues, pas toutes indo-européennes), l'auteure nous partage sa passion des langues et ses rencontres multiples.

Tant de souvenirs remontent à la surface du temps : liés à la mère, mélomane, violoniste, à son père, aux anciennes des camps de vacances.

La Belgique chantante (de Brel à Julos, en passant par la méconnue Françoise Laroche) fait partie de la fête comme de larges extraits des poètes aimés (Jacqumin, Verlaine).

Rose-Marie François tutoie les moments forts d'une carrière toute dévouée aux langues, à la traduction et aux voyages. Riga, la Toscane relaient cette passion des périples linguistiques, cette frénésie de connaissances.

La table est aussi gourmande, et un chapitre entier honore les saveurs, d'un bout à l'autre du pays. De la gueuze au chicon, en passant par les boulettes et pruneaux, sans oublier les frites, certes.

Les peintres, les musiciens sont de la cohorte des hommages.

En dix-huit entrées, l'écrivaine donne sa vision belge des choses, sa culture immense, ses goûts, ses passions, ses traces passées.

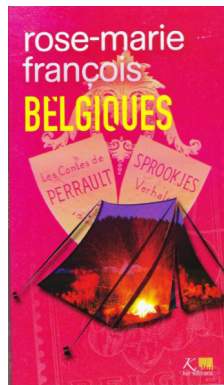
Mons n'échappe pas avec son singe, son « Doudou » ni l'Italie si souvent visitée que les amis Gianni et Francesca traversent, au rayon des amitiés essentielles.

Ce livre, à la fois intime et universel, concentre le « bouillon de culture » que tout écrivain au regard aigu peut receler,

LECTURES

puisqu'écrire prélève au réel le plus fort, le plus intense, le plus agréable d'une vie passée avec les mots.

Philippe Leuckx



Anne-Michèle HAMESSE, *Le Rendez-vous de l'horloge*. Roman. Toulon : éd. La Trace, 2023.

Qui connaît l'écriture et la production d'Anne-Michèle Hamesse sait que ces dernières sont aussi diverses que foisonnantes, qu'il s'agisse du style adopté ou de la thématique abordée.

Ce roman-ci nous met face à une énigme, dont on ne sait trop d'ailleurs si elle sera résolue en fin de lecture. Et c'est ce qui fait tout son charme !

Mira vit au bord d'un canal, dans la Flandre occidentale où pluie et vent alternent au gré des saisons, des envies ou des ennuis.

Qu'il s'agisse des prés gras et lourds, de la mer du Nord calme ou déchaînée, du canal parfois inhospitalier, on ne saura jamais *vraiment* ce qui s'est passé et se passera dans la vie de Mira.

Pas plus que l'on ne saura jamais *vraiment* ce qui s'est passé et se passera dans sa tête peut-être malmenée, et peut-être pas.

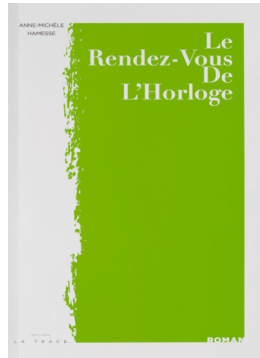
Entre réel et imaginaire, entre inventions ou élucubrations, entre vérité et mensonges, de ceux que l'on raconte à soi ou aux autres, le lecteur ne sait pas, ne sait plus, il titube.

Où sont passés cette femme hébergée un soir, cette mère, et ce père, disparus ? Pour toujours, ou pas ? Se sont-ils simplement envolés, ou alors... ? On s'y perd et l'on s'y retrouve, parfois, ou bien parfois pas ; au gré d'une courte promenade dépaysante et troublante qui n'est pas sans rappeler le réalisme magique cher à Hubert Lampo, un auteur flamand perdu de vue aujourd'hui, mais qui retrouve vie ici, dans la prose sensuelle, colorée et imagée d'une Anne-Michèle

LECTURES

Hamesse dont il ne faudrait pas oublier qu'elle est peintre aussi...

Édith Soonckindt



Corinne HOEX, *L'Ombre de toi-même*. Poésies. Flémalle : éd. Tétras Lyre, 2023.

Quiconque a lu, ou lira, le dernier ouvrage de Corinne Hoex – un superbe album poétique composé de photos et de textes – n'a pu, ou ne pourra, en ressortir indemne. À coup sûr ce livre vous happera, vous hypnotisera, et vous devrez y retourner sans cesse.

Parce qu'il s'y déroule comme une plongée en apnée ; dans la beauté des photos en ocre et noir, avec parfois des taches rouges, des taches bleues, ou encore des taches vertes, des photos charnelles dotées de textures, c'est étonnant, des photos grumeleuses, parfois, et parfois brumeuses, des photos floues et ciselées à la fois, comme venues d'un autre monde, les photos d'une poétesse qui voit la vie bien différemment du commun des mortels.

Leur thème ? Cette femme vue de dos, toujours de dos, dont on ne sait si elle est réelle ou bien inventée, si c'est l'autrice ou peut-être pas, et peu importe, puisque seul importe le mystère qui s'en dégage.

Et puis il y a la beauté d'un texte fort et incisif – sûrement fort parce qu'incisif – comme toujours chez Corinne Hoex, dont j'avais salué jadis « l'écriture au scalpel » et je ne dois pas être la seule à l'avoir qualifiée ainsi. Non que cela fasse mal de la lire, au contraire, c'est doux, sensuel, éthéré, et percutant. Chaque mot a sa place, aucun ne dépasse, et comme toujours le résultat est magistral.

La plongée en apnée se double d'un rêve éveillé qui nous laissera troublés, longtemps, agencé selon divers points de vue, que ce soit *La Visiteuse*, *Le Rendez-vous*, *La Couronne*, *Le Mur*, *Au-delà*, *Le Visage ou l'envers*, et pour finir *Un Autre*

LECTURES

possible ; chaque partition de l'ouvrage, divisé en six parties plus une, donnant la parole à un élément différent du décor, de l'histoire, soutenu dans sa parole par les étonnantes photos, afin de tisser un tableau général somptueux fait d'impressions, de sensations, et surtout d'interrogations, une interrogation renforcée encore en fin d'ouvrage par le descriptif d'un vécu qui pourrait faire croire que –, et qui, « au bout du conte », n'est peut-être qu'un mensonge visant à nous égarer davantage ?

Comme dans tout travail artistique, chacun y trouvera ce qu'il voudra, ou aimera y trouver.

Personnellement, j'ai voulu, j'ai choisi, d'y voir une visite depuis le Royaume des morts, une apparition à mi-chemin entre le rêve et la réalité ainsi qu'elles le sont souvent. Il me plaît d'imaginer que Corinne Hoex en a accueilli une et tenté de lever le voile d'un secret. À moins que ce ne soit elle qu'elle ait vue face à ce mur, ou quelque projection idéale d'un autre elle-même, ou encore d'une autre vie ?

Corinne Hoex est ici non seulement photographe et poétesse, elle est aussi magicienne, ce qui n'est pas le moindre de ses talents.

Alors, n'hésitez pas, laissez-vous embarquer dans un fabuleux voyage au pays des couleurs et des sonorités dont vous ferez sens vous-même ; ou peut-être pas et peu importe, finalement ; sur les traces d'une femme qui vous dira *Je suis la femme sans visage et pourtant, c'est moi qui vous regarde.*

Édith Soonckindt



Yves NAMUR, *O, l'œuf*. Poésies. Préface de Francis Edeline. Bruxelles : éd. La Lettre volée, 2023.

De l'œuf à l'infini

Le livre d'Yves Namur, préfacé brillamment et savamment par Francis Edeline aux éditions de la Lettre volée, est la trace d'une longue histoire qui était déjà *dans un pays éloigné*, comme l'écrivait Racine.

Il s'agit ici de celui de l'expérimentation que faisait un jeune poète alors dans la plus totale discrétion ; il cherchait, il s'amusait sur sa machine à écrire électrique à marguerite de 1984 : **O**.

Et que voit-on quand on ouvre le livre ? La graphie d'un œuf, un œuf posé au-dessus ou en dessous d'une ligne, comme une ligne d'horizon, une mer, une mère, propre aux variations graphiques et glossolalies lettristes...

Pour celles ou ceux qui s'émerveillent à suivre les questions d'origine et le lieu du néant où nous nous retrouverons tous, le livre d'Yves Namur est une matière magnifique pour penser et voyager littéralement dans les intrications entre le sens et l'essence de la mer et de la mère. Il s'agit d'un voyage aussi dans la distance, la disparition et la réapparition de cet œuf des origines... Nous sommes devant un objet ludique mais qui prend peu à peu dans ses formes et variations subtiles la dimension d'une sorte de mantra silencieux.

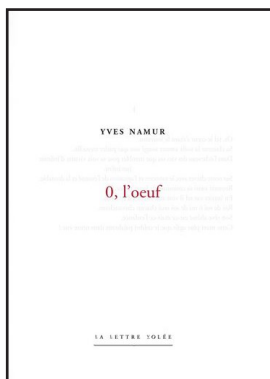
Dans ce livre, deux étages, dirons-nous : l'étage supérieur où se déploie la pérégrination des lettres de l'œuf plus ou moins dans la tension ou l'éloignement de cette ligne d'horizon qui rend possible la forme de ces calligraphismes (la mise en page a été réalisée par la graphiste Joëlle Salmon, pour l'occasion de l'édition) et, dans l'autre partie, dans le bas de la page, des textes, matière à glossolalies que la lecture presque

chamanique de l'alphabet de l'œuf et des récits qu'il convoque suscite chez le lecteur, dans une intimité heureuse avec ce sacré objet des recommencements.

Yves Namur a attendu longtemps avant de penser que son texte pourrait peut-être être publié, il y avait même renoncé mais heureusement Véronique Bergen et Pierre-Yves Soucy sont revenus déterrer ce bijou et ont sollicité l'auteur dans le sens de cette édition. Elle offre du travail du poète et de ses pérégrinations méditatives un écho de l'organisation secrète qui nous habite lorsque nous lisons et écrivons : quelle est cette voix que nous entendons au fond de nous ?

Ce serait celle de l'origine paraît-il, celle du moment où nous labialisons encore et le poète est censé avoir une ouïe à ce point fine qu'il peut probablement à chaque fois, dans chaque vers, entendre le jouir de cet ouïr premier, nourrir la scansion muette que le poème suscite pour se frayer un chemin du corps à l'œil et à l'oreille des autres.

Daniel Simon



Lucien NOULLEZ, *Contrepoints*. Poésies. Clichy : éd. de Corlevour, 2023.

Rares sont les vrais fabulistes en poésie ! Lucien Noullez, lui, en est un, de premier ordre, faisant de chaque poème une fable de vie, entre humour triste et joie des commencements.

À découvrir le lexique du poète, c'est plein de commencements, d'oiseaux, d'anges, de verbe aimer et du mot rien.

À le lire, on comprend pourquoi cet art de la fable mêle humeur tristounette et joie subtile des petits récits de vie qu'il nous sème comme des graines, comme de petites bêtes avec qui deviser.

J'allais oublier les ancêtres, les parents, les amis, que sa poésie n'omet jamais, autant de recours/ retours à ces moments joyeux de Haute-Meuse, entre violoncelle et chansons à fredonner.

L'art de Noullez est de nouer dans l'espace restreint du poème (tous les textes sont brefs) un regard qui reconstruit le réel, avec des mots, des images, des courts-circuits de sens, et une logique imparable : le premier vers engage les suivants, comme un chef de cordée se relie aux siens :

« J'avais avalé un cactus.

Je ne sais quand, et je ne sais pourquoi,

mais cela a dû encombrer

mes bronches

et mes archives

car les cactus sont pleins d'eau... » (p.20)

Les figures (ce zeugma allitérant : mes bronches et mes archives) montrent à quel point le poète est sensible aux images et à la construction stylistique de chaque poème.

Le poème, souvent au conditionnel, multiplie les désirs : je voudrais, on aimerait.

L'espace ainsi se gonfle de ce que les poumons ne peuvent contenir (faute au souffle, au vieillissement, à l'usure) et c'est la beauté de cette poésie que de permettre l'inespéré le temps d'une page.

Aucune certitude ne s'affiche et le poète avec humour consigne les bévues, les malaises, les fragilités : il renverse, « tout se défait », « il faudra pédaler sans bécanne », « je creuse sous le soupirail », etc.

La mélancolie n'est pas loin non plus, qui engrange les petits chagrins, depuis toujours.

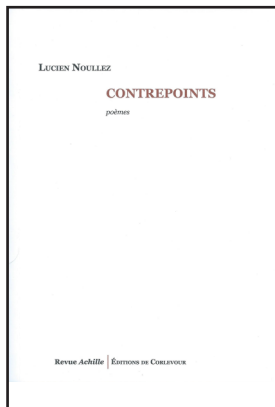
On reste éberlué devant le chantier poétique ainsi découvert, comme quand l'archéologue fait moisson des terres et poussières soulevées : « des savoirs/ qui tombent des mélancolies », dit-il avec justesse.

On est sensible à l'attachement que le poète ne manque jamais d'accorder aux siens, à sa maman qu'il voudrait rejoindre en vélo d'appartement !

Sacré Lucien !

Un très beau recueil, plein de surprises, et doté d'une émotion non feinte.

Philippe Leuckx



Colette NYS-MAZURE et Auck, *Camille*. Poésies. Illustrations de Auck. Perrigny-lès-Dijon : éd. l'Atelier des Noyers, 2023.

Une poète et une plasticienne tissent un hommage à Camille Claudel, en poèmes et peintures.

L'artiste a été brisée, répudiée, plagiée, abandonnée de toutes et de tous. Un destin qui la confinerà plus de trente ans à l'hôpital psychiatrique.

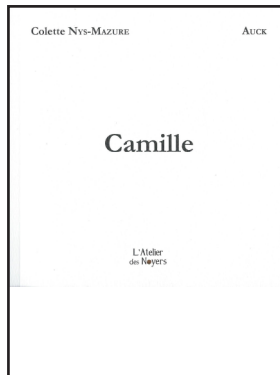
Colette accompagne celle qui « a tout saccagé, morcelé, plâtres et marbres », celle qui s'est terrée, trop affectée par le Rodin vengeur, dominateur, qui l'a sucée jusqu'à la moelle.

Le livret offre à Auck d'explorer en terre de sienne et couleurs sombres le visage de l'artiste qui « divague », victime du « désamour ».

Le travail expressionniste de l'artiste rejoint toutefois les poèmes de Colette, qui relaient la « prostration » d'une rebelle hautement créatrice.

La « dépeuplée » est rendue à la vie ; « la folle » à la créatrice immense, autonome et fière.

Philippe Leuckx



Olivier PAPLEUX, *La Vénus de la vallée mosane*, éditions M.E.O, 2023.

Un conte bleu nuit

Depuis la disparition – très regrettée – des éditions Luce Wilquin, M.E.O. tient une place de choix dans la production romanesque en Belgique francophone. C'est avec une légitime fierté qu'Olivier Papleux rejoint les rangs de la maison fondée en 2007 par Gérard Adam.

« Il y a des contes à écrire pour les grandes personnes, des contes encore presque bleus », écrivait André Breton dans le premier *Manifeste du surréalisme*. *La Vénus de la vallée mosane* doit être lu comme « un conte presque bleu ». Mais un conte bleu nuit, une belle nuit profonde où la lune trône en majesté.

Alors que le roman se propose généralement le réalisme, à tout le moins la vraisemblance, le conte, en effet, s'autorise une certaine invraisemblance. C'est le cas dans le récit que nous propose l'auteur, et cela n'altère pas le plaisir que nous prenons à sa lecture.

L'argument du récit, comme dans la plupart des contes, réside dans une quête : celle que mène le narrateur, André, aidé par son fils adoptif Emmanuel, pour tenter de lutter contre le destin potentiellement mortel de son épouse Ève.

L'onomastique des prénoms convoque un symbolisme évident : André, l'homme ; Emmanuel, la présence de Dieu parmi nous ; Ève, la première femme. Un autre personnage du

roman, Hélène, sera la figure de la tentatrice (la belle Hélène).

L'une des premières phrases du livre associe Ève à Vénus : « Ève est nue » est l'anagramme presque parfaite de « vénusté », qui se définit comme « beauté comparable à celle de Vénus, pleine d'attraits sensuels, de séduction ineffable. »

Vénus, déesse romaine de l'amour certes mais surtout Vénus préhistorique, toute en rondeurs suggérant la fécondité, telle la Vénus de Kostienki qui, associée à une magnifique pleine lune, orne la couverture du livre.

Ève et André n'ont pas réussi à concevoir un enfant. Ils ont donc adopté voici dix ans Emmanuel, un jeune orphelin égyptien dont les parents, chrétiens coptes, ont trouvé la mort dans un attentat islamique. Or, à 43 ans, contre toute attente, Ève découvre qu'elle est enceinte. Et son mari, suite à une recherche d'ordre généalogique, réalise que la mère, la grand-mère et l'arrière-grand-mère de son épouse sont mortes en couches. Ève risque-t-elle de connaître le même sort que ses ascendantes ? Une analyse ADN montre qu'elle présente un pourcentage plus élevé que la moyenne de gènes néandertaliens. Commence alors une enquête génétique et paléontologique qui mènera André et Emmanuel du musée d'histoire naturelle au cimetière où sont enterrées Marguerite et Gustavine, aïeule et bisaïeule d'Ève, d'Égypte en Israël, de Roumanie à Cro-Magnon, à la rencontre de chercheurs en génétique, de spécialistes en paléontologie et même d'un étrange chaman. Cette quête se poursuit durant dix lunaisons – durée moyenne d'une grossesse humaine – qui correspondent aussi aux dix chapitres du livre.

Certes, comme il a été dit plus haut, tout n'est pas vraisemblable dans le conte : le père, couvreur de profession, travaille très peu ; il peut pourtant se permettre de longs voyages tant ses ressources semblent inépuisables ; il rencontre sans difficulté les plus grands spécialistes ; et il

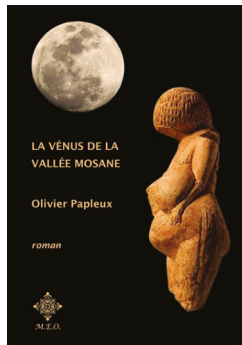
délaisse durant six semaines l'épouse enceinte qu'il cherche à sauver.

Cela n'empêche pas le lecteur de suivre avec curiosité les péripéties de cette quête, se demandant si elle débouchera sur des découvertes qui permettront de vaincre la potentielle malédiction familiale qui pèse sur la future mère.

Un conte, oui, mais un conte philosophique, ou plutôt un conte scientifique. Soutenu par une vaste bibliographie, Olivier Papeux nous fournit de nombreux renseignements dans les domaines de la génétique, de la paléanthropologie et des sites préhistoriques wallons dans une approche didactique justifiée par les sympathiques dialogues entre père et fils, le gamin étant curieux et intelligent comme de nombreux enfants de son âge.

Le livre est dévoré en quelques heures par un lecteur avide de connaître le dénouement : la fatalité biologique sera-t-elle vaincue ? Ève survivra-t-elle à son accouchement ou rejoindra-t-elle sa mère et ses aïeules dans un tombeau mosan ? Telle est l'interrogation qui poursuit protagonistes et lecteur jusqu'à la dernière page de ce livre sincère et frais.

Daniel Charneux



Alessandra RIGGIO, *Petites histoires « hasardeuses » – Gourmandises philosophiques et écologiques*. Roman. Paris : éd. Le Lys bleu, 2023.

Le pari d'Alessandra Riggio

Au commencement, il y avait la terre avec son grondement intérieur, ses éruptions volcaniques, le feu, l'air et l'eau. [...]

Ainsi débute ce roman atypique connecté à la Terre-mère nourricière, aux forces de vie et aux énergies cosmiques.

Le personnage qui nous accueille et donne le ton de l'ouvrage, c'est Mireille, la terrienne par excellence, surnommée *La Bohémienne*. Elle cultive son jardin, « sa forêt amazonienne », d'où elle observe la nature à l'œuvre, comme un tout, avec ses cycles. Elle dénonce le pillage des ressources, le culte de la consommation et du contrôle qui conduisent à l'appauvrissement des ressources de la planète et mettent en péril la survie de l'humanité. C'est, à sa façon, une adepte de la décroissance et de tous les modes de recyclage. Elle est attentive aux synchronicités, aux imprévus de l'existence qui font dévier d'un destin tout tracé pour emprunter des chemins de traverse, s'engager dans des voies se prêtant mieux aux *autres* que nous sommes devenus au fil de nos prises de conscience, de nos reconnections au monde.

Tous les mercredis après-midi, Mireille anime un groupe de discussion autour de thèmes écologiques et c'est là, en débattant de la vogue des voyages, à la faveur d'un dialogue entre une mère et sa fille qu'elle réalise la nécessité d'informer et d'éduquer les plus jeunes, conditionnés par un discours hérité d'un mode de production révolu et pas assez avertis des nouveaux défis collectifs...

De fil en aiguille, le récit va nous mener à Sandrine, qui incarne l'élément air, une créatrice de spectacles sensibilisant

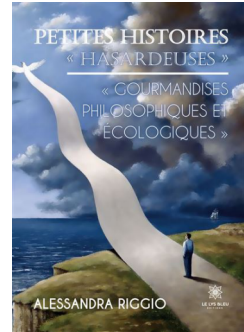
LECTURES

aux enjeux climatiques. Elle est mère de deux enfants, aux tempéraments opposés, la solaire Marie et le ténébreux Benjamin, en souffrance, qui peine à trouver sa voie mais que nourrit un feu intérieur n'aspirant qu'à servir une cause, à trouver une raison de vivre...

Par ces histoires au fort taux d'humanité et son attention aux signes qui font sens, entre *karma* et *kairos*, Alessandra Riggio propose des solutions pour nous rebrancher à notre enfant intérieur, augmenter notre puissance d'agir, ouvrir nos existences sur un nouvel horizon afin de nous préparer à un mode de développement mieux adapté aux changements nécessaires et nous prévenir du pire.

Dans la perspective de *l'Hypothèse Gaïa* de James Lovelock, où la terre est envisagée comme un corps vivant aux éléments interdépendants, dont il faut prendre soin et anticiper les dérèglements, Alessandra Riggio parie sur l'Homme qui, ayant réalisé qu'il n'est pas le seul maître à bord, agira de façon à transformer ses façons d'être avec autrui et son environnement.

Avec ses « petites histoires hasardeuses », elle apporte de la matière et des idées, des fables et de la poésie pour écrire le nouveau grand récit mobilisateur d'espoir et de volonté appelé à transformer notre manière de penser et de faire pour cohabiter en bonne intelligence sur une planète mieux portante et plus durable.



Éric Allard

**Marie-Clotilde ROOSE, *En minuscules*. Poésies.
Châtelineau : éd. Le Taillis Pré, 2023.**

Printemps 2020, l'humanité reflue dans ses demeures, quelles qu'elles soient, tandis que l'épidémie inconnue et mortelle étend son emprise sur le dehors. De cette expérience universelle naît singulièrement chez Marie-Clotilde Roose un désir – *c'est maintenant / je ne puis plus attendre* confie-t-elle – d'un évasement à défaut d'une évasion (ou plutôt à *qualité de*).

Nous parlons ici d'un mouvement spirituel, d'essence chrétienne mais aussi méditative et intime, qui comme souvent est double : écoute et partage, abandon et accueil. Devenir *réceptacle adorant*, se mesurer, toute petite, à l'aune de l'immense dont le nom, pourtant, est évoqué à *l'envers des codes / des déférences*, en minuscules.

Écrire en minuscules à propos de ce, ou plutôt celui, qui dépasse l'être humain, ce n'est pas le moindre oxymore de ce recueil, mais c'est certainement sous ce signe, ou cette absence de signe de ponctuation ou de syntaxe, qu'il fut fondé et écrit *dans l'intimité* de mots minuscules *des ah, des oh / des soupirs et virgules [...] moins encore que cela / plus encore de toi*. Aucune majuscule (sinon pour le pays cité), ni point, ni même d'interrogation, alors que pourtant chaque texte est tendu de ces questionnements bruissant du vaste dehors, comme ces bombardements en Syrie, ces mal logés qui hantent nos actualités. Car en ce dialogue, le silence de *l'interlocuteur* absorbe tout doute et résout tout trouble :

*mon aimé entends-tu
quel long enfantement*

de l'humanité

avant quelle étape

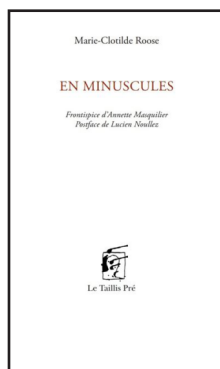
Psautier d'une femme d'aujourd'hui, en ces temps apocalyptiques et révélateurs de nos maladies physiques, mais surtout morales et sociales, la langue prend des accents frottés aux chants des hébreux et des premiers chrétiens. Ainsi *minuscule/ je me sens minuscule // pourquoi t'intéresser à moi /fourmi parmi les fourmis* résonne en écho au Psaume 8 : «Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme, que tu en prennes souci ?»

Pour autant, la langue maniée est accessible à tous lecteurs, et le bestiaire convoqué celui du domaine domestique de chacun et chacune : chat, bergeronnette, abeilles, escargot ou grive musicienne. Elle fait l'objet d'une seconde adresse, à l'éventuel lecteur de ces méditations, comme un pari pour l'inviter, depuis toutes ses réclusions (maladie, confinement, solitude, deuil, exil...), dans ces moments

où l'on arrête tout, où l'on prend un *bain / de lumière / de poésie claire*. Car si *pour certains l'inertie est suspecte* pour l'autrice *elle est riche et remplie*.

De menus poèmes en presque comptines, où s'égrènent les anaphores articulant les étapes de métamorphoses personnelles, Marie-Clotilde Roose déploie une démarche extrêmement authentique et donc d'autant plus rare en ces temps où la spiritualité fut « privée » voire niée, du moins rendue non essentielle par des décrets ministériels.

Elle se déleste de tout, même de cette prière privative qu'elle offre au regard du lecteur, même de sa nature sexuée, avouant dans un élan d'abandon total : « *aujourd'hui je t'abandonne/ même cela, tout cela / dans ton regard si discret / je suis une personne / peu importe mes formes / mes fêlures,*



LECTURES

ma folie / car tu me transformes ».

Cette leçon de petitesse ouvre paradoxalement les espaces restreints du lieu de vie « *la maison s'est faite matrice/ pour l'ouïe des choses et des gestes* », du corps et enfin de l'esprit en des gestes d'offrande, de louange, de réceptacle de l'immense, de l'infini et de son cortège d'espérance, de joies et d'apaisement.

plus je me fais vide

plus – la plénitude

Il y aurait beaucoup à dire encore sur ce carnet de voyage intérieur, sur son rapport au « dedans » et au « dehors » à une époque qui ne les a mondialement jamais opposés de manière aussi dramatique que durant ces trois dernières années. À ce qu'il y a de résistance et de salvateur à élargir sa conscience quand le monde semble se rétrécir aux seules peurs et souffrances. Mais aussi à tout le vocabulaire expérientiel de la tradition mystique féminine qu'on retrouve dans ce texte, comme un écho de toutes ces voix semées et fleuries au travers des siècles, se languissant, s'assoiffant, se rendant patience, puis feu, puis eau, parfum de rose, puis épine, humus et enfin cendres où ultimement poussera la fleur *cherchant l'issue vers la lumière*.

Notons enfin le frontispice d'Annette Masquillier ouvrant tout en sobriété à communier à ces confidences. Et la brève mais très parlante postface de Lucien Noullez, remettant en perspective ce recueil de poèmes orants dans la grande tradition des écrits spirituels.

Florence Noël

Martine ROUHART, *L'inconnu dans le jardin*. Poésies. Préface de Michel Joiret. Illustrations de Christian Arjonilla. Yvoir : éd. Bleu d'encre, 2023.

Si *L'inconnu dans le jardin* rassemble les thèmes chers à Martine Rouhart, la nature et ses frémissements, le ventre de la nuit, la chatte qui guette ou les galops du ciel, ce nouvel opus constitue néanmoins un tournant au creux de son œuvre. « Et je me plante devant la fenêtre. Je ne tire pas les tentures. » Désir de voir et d'être vue. Viol du silence, rupture de l'invisibilité.

L'auteur s'offre au regard. Fini la course folle au cœur d'une nature foisonnante, des plumes d'oiseaux qui s'envolent, adieu les descriptions presque cliniques qui coulent à travers son récit de vie *Les ailes battantes*, Martine Rouhart rompt la cote de mailles qui l'enserme : « Est-ce pour trouser ta solitude que tu laisses quelqu'un infiltrer ton royaume ? »

L'inconnu dans le jardin est une fable, un rêve qui nous hante tous, une quête des personnages qui nous squattent. Alors l'auteur les guette de sa fenêtre. Des hommes s'introduisent dans son jardin, se réfugient sous l'érable. Au matin, elle voit les traces de leur pas.

Le temps passe, elle ne peut plus attendre. Elle doit accepter sa quête car la morsure du temps se fait sentir, les jours coulent inexorablement. Tout peut basculer d'un instant à l'autre. Elle veut savoir qui l'habite, qui elle habite.

Théodore, elle n'a jamais pu le quitter, il lui colle à la peau. Elle a vécu longtemps avec lui. Deux livres. Tant d'heures sa main dans la sienne. Alors le savoir là, au pied de l'érable, ça la rassure. Les choses perdurent.

Et puis, il y a aussi, adossé à l'érable, celui qui l'a portée, celui qui est parti. Qui a disparu sans crier « gare » : son père. Son père ou le Père, elle n'en dit rien. Sauf sa recherche du

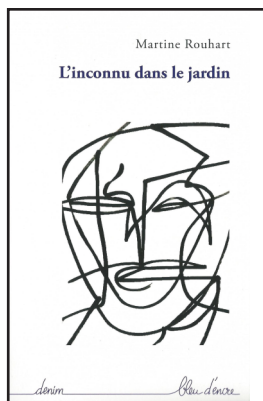
LECTURES

masculin. Elle voudrait tant que ce soit lui ! Ne l'a-t-il pas introduite aux secrets de la littérature ? Il ne l'a pas abandonnée puisqu'il est là, à ses pieds. Est-il venu la rassurer?

Ce récit d'une cinquantaine de pages résume la recherche de toute vie, signe un retour aux origines. C'est une fable certes mais aussi un petit traité de philosophie, de complétude, un récit du lien.

En refermant ce livre m'est revenu en mémoire, le chef d'œuvre d'Herman Hesse : *Narcisse et Goldmund*. Deux œuvres consacrées à la quête toujours inachevée du Père et de la Mère. La source de tant de larmes.

Colette Frère



Thierry Werts, *Le Monde Révé d'Alva Teimosa*. Roman. Toulon: éd. La Trace, 2023.

On pense d'abord à un rébus. Il y a deux parties qui correspondent chacune aux préoccupations de l'auteur, à ses passions.

Le monde judiciaire d'abord qui fait le quotidien de ce magistrat, ses misères et ses drames.

Il y a aussi la Poésie qui le fait sublimer ces drames, les font devenir des œuvres d'art, les animent d'un feu particulier.

Proche des haïkus, Thierry Werts revient souvent à ses premières amours, il trouve dans ses phrases hachurées, ses mots brefs, mais rares et précieux, l'influence des auteurs d'une Asie revisitée par nos accents occidentaux.

Il y a donc deux volets, deux pièces de puzzle qui cherchent à s'imbriquer l'une dans l'autre pour former un tout, lumineux et consolateur.

Le monde judiciaire, son âpreté et ses malheurs, son côté administratif sans pitié et la poésie qui sauve, qui adoucit, qui cherche des solutions.

L'auteur nous présente, dans ce court roman, deux femmes confrontées à des drames personnels, leur amour improbable, le manque d'enfant, le drame judiciaire en contre partie, des parents déficients et désespérés, le placement des enfants en surnombre.

Cette recherche d'une plénitude désirée mais jamais atteinte aboutira au drame final.

LECTURES

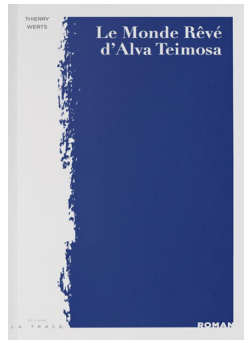
On sent ici que tout ce qui se raconte est proche du réel, l'auteur a été confronté à ces drames, il ne les résout pas, ce sont les drames de la solitude, de tous les jours, les imperfections de la justice, la vie telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être.

On peut rêver, tenter d'y échapper, elle nous rattrape souvent et l'auteur livre ici le constat de son impuissance, c'est le combat du quotidien sinistre face aux utopies.

Un livre fort qui tente d'ouvrir le chemin de la justice vers un monde plus lumineux et plus tolérable, un livre d'espoir même s'il finit mal.

Anne-Michèle Hamesse

Février 2023.



Activités de nos membres

Le mercredi 10 avril, à la Maison Française de New York University, **Isabelle Balot** a donné un récital de sa poésie sous les auspices de l'Organisation Internationale de la Francophonie, dans le cadre du Festival des Cinq Continents. Elle était accompagnée par le pianiste Peter Borgia et par deux co-récitants, Marilyns Duteil et Marc de Maleingreau d'Hembise.

Le jeudi 16 mars, à la bibliothèque « Le Gazomètre » de La Louvière, **Daniel Charneux** a été l'invité d'Isabelle Auquier à propos de *Norma, roman* (réédité aux éditions du Sablon). Du 25 mars au 29 avril, il y a animé un cycle de cinq ateliers d'écriture sur le thème « Norma-rilyn ».

Le 23 mars, à la Maison Culturelle de Quaregnon, il a animé une rencontre littéraire avec **Sophie d'Aubreby**, **Morgane Eeman** et **Françoise Houdart** sur le thème : « Y a-t-il une littérature féminine ? »

Le vendredi 31 mars, il a dédicacé, à la Foire du Livre de Bruxelles, sur les stands des éditions Genèse et M.E.O.

Le dimanche 7 mai, à Blaregnies, il a participé au parcours littéraire « Blaregnies au fil des mots ».

Le vendredi 14 avril 2023 à Floreffe, a été présenté le 79e numéro de la revue Maugis (revue des Amis de l'Ardenne), *Carte blanche* à **Alain Dantinne**.

Les 11 et 12 mars 2023, **Thierry-Marie Delaunois** a participé à l'événement "Let's Art in Brussels" à l'Espace Freddy Thielemans en y dédicacant ses dernières publications dont son roman *Connectée* et ses « Opuscules ». Ensuite, le

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

24 mars, dans le cadre des soirées littéraires de l'Espace Art Gallery, il a accueilli en présentation et lectures Rémie Gustave, Taya Léon, Anita De Meyer, François Delcambre, François Badoud et Manuel Verlange. Pour terminer, il a dédié presque toutes ses publications durant la Foire du Livre de Bruxelles (30/3 - 2/4 inclus) au stand 119 "TM Delaunois".

Gaëtan Faucer était l'un des organisateurs de l'exposition «Let's art in Brussels» qui s'est tenue dans cette même ville du 7 au 26 mars 2023. Le 12 avril, au Carpe Diem, il a présenté la vie et l'œuvre de Tennessee Williams, et celles de Guy de Maupassant le mercredi 10 mai.

Le vendredi 28 avril 2023 à Thuin, **Pierre-Jean Foulon** s'est entretenu avec Benoît Goffin à propos de son livre *Saint Roch, ma ville, mes tambours*.

Le 5 avril 2023, **Anne-Michèle Hamesse** était interviewée par **Michel Joiret** à propos de son dernier roman *Le rendez-vous de l'horloge* (éd. La Trace) lors de la soirée de l'Association royale des Écrivains et Artistes de Wallonie qui s'est tenue à la Maison des Écrivains. Elle a dédié son ouvrage le 8 avril à la librairie Bleus d'Encre (Uccle) et le 3 juin au magasin Inno Bascule (Bruxelles).

La pièce de théâtre de **Marc Helsmoortel**, *Imposture*, a été jouée du 15 février au 5 mars 2023 au théâtre de la Flûte enchantée. Elle sera reprise à Anvers le 25 septembre 2023 dans le cadre de la programmation des Amitiés françaises.

À l'occasion de la parution de son recueil *L'ombre de toi-même* (éd. Tétras Lyre), **Corinne Hoex** a exposé ses photos le

..... ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

dimanche 19 mars 2023 à la Galerie Odradek (Bruxelles).
L'exposition était accompagnée de lectures.

Pascale Hoyois a dédié ses romans les 22, 24 et 26 mars 2023 lors de l'exposition Made in Belgium (Bruxelles).

Philippe Leuckx a participé au marché de la poésie de Paris les samedi 10 et dimanche 11 juin 2023 avec ses derniers recueils *Matière des soirs* (Le Coudrier), *Ces mots ajustés au cœur* (éd. du Cygne), *Le rouge-gorge* (éd. Henry).

Marie-Bernadette Mars a présenté son recueil de nouvelles *L'horizon en éclats* à l'Inner Wheel de Liège-Bierset, le 8 février 2023. À Remicourt, le dimanche 5 mars, elle était l'une des deux invitées du premier apéro littéraire organisé par les bibliothèques de la commune et par le Centre culturel de Remicourt, dans le cadre de la Journée des femmes. Le 13 mars, elle a rencontré les étudiants de l'option latin du cycle supérieur de l'Athénée royal Princesse Elisabeth d'Aywaille, autour de *L'horizon en éclats*. Le 16 mars, elle a animé un atelier sur le thème de la réécriture des mythes grecs à Notre-Dame aux Champs à Bruxelles, lors d'une journée sur l'Antiquité, toujours en lien avec *L'horizon en éclats*. Marie-Bernadette Mars a participé au Salon du livre de l'Antiquité qui avait lieu à Lyon, au musée gallo-romain de Fourvière, les 24 et 25 mars 2023. Ensuite, elle a animé une série d'activités littéraires dans les Cévennes du 28 au 31 mars 2023 : le mardi 28 mars, dédicace à la Maison de la Presse à Saint-Jean-du Gard et atelier de lecture à voix haute à la bibliothèque de Saint-André de Valborgne, pour les bibliothèques de Saint-André du Valborgne, de Saumane, de l'Estréchure, des Plantiers ; le mercredi 29 mars, rencontre à Saint-Jean-du-Gard, à la maison Mazel, avec plusieurs associations : accueil

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

de réfugiés, alphabétisation, soutien à des familles... : présentation de *L'horizon en éclats* et débat sur les thèmes sociaux qui y sont liés ; le jeudi 30 mars, animation d'un atelier d'écriture organisé par l'association Déclics&Stimuli à la bibliothèque de Saumane. Ces activités dans les Cévennes ont reçu le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles-International. Marie-Bernadette Mars a également participé au salon du livre de Walhain, le dimanche 23 avril 2023. Le 4 mai, elle était l'invitée de l'émission de la RCF Curiosité pour présenter sa nouvelle *L'homme qui voulait oublier le Bois du Cazier* et la collection Opuscule de la maison d'édition Lamiroy. Le jeudi 18 mai, à la bibliothèque de Ferrières à Xhoris, elle était l'invitée d'une rencontre littéraire autour des thèmes présents dans ses livres. Le vendredi 2 juin, elle était présente l'après-midi à la librairie Toutes Directions à Liège pour une séance de dédicaces. Le samedi 3 juin, elle participait au salon du livre de l'école Saint-Joseph à Jumet.

Olivier Papeux a dédié son dernier roman *La Vénus de la vallée mosane* (éd. M.E.O.) le samedi 27 mai à la librairie des Saules (Lasne) et le dimanche 25 juin aux Écuries royales (Bruxelles).

Le 16 mars 2023, **Annie Préaux** a remporté le prix Charles Plisnier 2022 pour son roman *Disparu d'un trait d'encre* (éd. M.E.O.). Le 24 mars 2023, au centre culturel de Colfontaine, elle a donné une conférence sur le thème des "Liens entre Arts plastiques et Littérature dans mon travail".

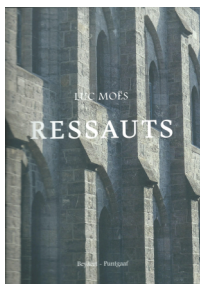
Martine Rouhart était présente au Marché de la Poésie de Paris les 9 et 10 juin 2023 avec ses recueils *Il faut peu de mots* (éd. du Cygne) et *L'inconnu dans le jardin* (éd. Bleu d'encre).

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Le 31 mars 2023, **Jean-Loup Seban** a reçu, à Paris, le Grand Prix de Poésie de la Société des Poètes Français, avec la Médaille de la République offerte par le président Emmanuel Macron.

Thierry Werts a dédié son dernier roman *Le Monde rêvé d'Alva Teimosia* (éd. la Trace) le samedi 8 avril à la librairie Bleus d'Encre (Uccle) et le 3 juin au magasin Inno Bascule (Bruxelles).

Nouvelles parutions



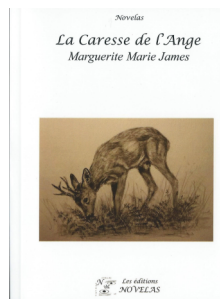
Luc MOËS, *Ressaults*. Proses. Brugge : Beyaert Press, 2023. ISBN 978-9-4646-6455-3 * 289p.

Gabriel RINGLET, *La blessure et la grâce*. Essai. Paris: Albin Michel, 2023. ISBN 978-2-2264-8152-8 * 277p * 19,90 €.

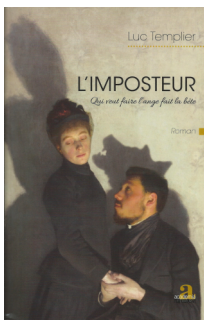


Carino BUCCIARELLI, *Revêtu de pierres*. Poésies. Bruxelles, éd. du Grenier Jane Tony, coll. Les Chants de Janes n°36, 2023. ISSN 0777401 * 32p * 5€

Marguerite Marie JAMES, *La caresse de l'ange*. Contes. Illustrations de Kathleen de Fays. Bruxelles, éd. Novelas, 2023. ISBN 978-2-9305-9978-6 * 96 p * 12 €.

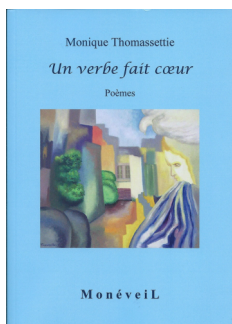


NOUVELLES PARUTIONS



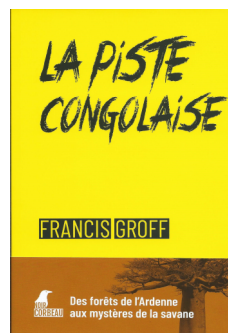
Luc **TEMPLIER**, *L'imposteur*. Roman. Louvain-la-Neuve : éd. Académia, coll. Littérature, 2023. ISBN 978-2-8061-3250-5 * 253 p * 22,50 €.

Alain **DANTINNE**, *Une gravure satanique*. Nouvelles. Neufchâteau : éd. Weyrich, coll. Plumes du Coq, 2023. ISBN 978-2-8748-9876-1 * 135 p * 16 €.



Monique **THOMASSETTIE**, *Un verbe fait cœur*. Poésies. Bruxelles : éd. Monéveil, coll. Résistance, 2023. ISBN 978-2-9310-1616-9 * 72 p * 12 €.

Francis **GROFF**, *La piste congolaise*. Roman. Neufchâteau : éd. Weyrich, coll. Noir corbeau, 2023. ISBN 978-2-8748-9884-6 * 231 p * 20 €.



Évelyne Wilwerth vous convie à ses ateliers d'écritures



Vous êtes des passionnés d'écriture et de littérature. Et vous avez envie d'expérimenter d'autres genres littéraires ? Ou d'en approfondir l'un d'entre eux ? Je jongle avec ces trois genres littéraires depuis longtemps et passionnément ! Je vous propose les ateliers d'écriture qui suivent :

ATELIER CONSACRÉ A LA NOUVELLE

3 séances de 2 heures

En octobre, novembre, décembre

ATELIER CONSACRÉ AU ROMAN

3 séances de 2 heures

En janvier, février, mars

ATELIER CONSACRÉ A L'ECRITURE THEATRALE

3 séances de 2 heures

En avril, mai, juin

Ils se tiendront à :

La Maison Des Écrivains, 150 ch. de Wavre, 1050 à Ixelles

Pour les inscriptions et des détails plus précis concernant les horaires, veuillez prendre contact avec moi : evelyne.wilwerth@skynet.be

Évelyne

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arlif.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be

sabam



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be

aml



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 46 | JUIN 2023



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE: CARINO BUCCIARELLI

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE ET DE LA
SABAM**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.